

REMARQUES GRAMMATICALES SUR QUELQUES VERS  
DE M. JEAN RICHEPIN

PAR

KR. NYROP

(PRÉSENTÉ A LA SÉANCE DU 14. DÉC.)

Dans ses poésies M. Jean Richepin aime à se servir du parler vulgaire; il a même publié tout un recueil de vers (*La Chanson des Gueux*) farci d'argot et muni d'un dictionnaire argotique<sup>1</sup>. Malgré quelques bizarreries individuelles<sup>2</sup> et en dépit de beaucoup d'inconséquences, il faut dire que M. Richepin manie la langue populaire avec la facilité et l'aisance d'un homme qui en a une connaissance pratique approfondie. Il nous apprend lui-même qu'il n'est pas „marin d'eau douce“ :

J'ai travaillé, mangé, gagné mon pain parmi  
Des gaillards à trois brins qui me traitaient en mousse.  
Je me suis avec eux suivé la gargarousse.  
Dans leurs hamacs, et dans leurs bocarts, j'ai dormi.

M. Richepin connaît également bien la langue des mathurins et celle des gueux; il possède leurs expressions spéciales, leurs

<sup>1</sup> Voir notre *Grammaire Historique de la Langue Française*, I, § 81, Rem.

<sup>2</sup> Parfois M. Richepin en prend à son aise avec la langue populaire:

— Quarante ans que tu dises  
Quarante ans sur la mé!  
Quel est donc ton nom? N'es-tu pas mon fils?  
Dis-le sans plus tarder. (Le mauvais hôte)

Dans cette strophe *que tu dises* est une fantaisie pour *que tu dis*.

termes d'argot, leurs locutions hardies et gaillardes, bref tout ce vocabulaire pittoresque qui commence par surprendre et choquer et qui finit par charmer. Le parler du peuple est une source toujours coulante de la vie toujours renouvelée de la langue:

L'image y scintille à foison,

Or vierge dans sa rude gangue.

C'est pourquoi les textes de M. Richepin offrent, en dehors de leur valeur poétique, un intérêt philologique tout particulier; le lecteur curieux y trouve des matériaux riches et variés qui lui fournissent des renseignements précieux.

Nous nous proposons d'étudier ici quelques vers d'une chanson à boire (*Un coup d'riquiqi*), inséré dans le beau recueil „*La Mer*“<sup>1</sup>. Voici d'abord la strophe en question:

Il était deux matelots, mes gas,

Dont l'âme errait sur les flots, mes gas,

En disant: Nous qui sombrons, mes gas,

C'est surtout nos boujarons

Tout ronds

Que pleurons.

Et c'est la raison pourquoi, mes gas,

Buvez, ceux qu'ils ont de quoi, mes gas.

L'hôtesse, un coup d'riquiqi!

Ça rend les marins poilus

D'boire à la santé d'ceux qui

N'boit plus.

Deux de ces vers attirent tout de suite l'attention du philologue, le huitième et le douzième: nous allons les examiner dans les pages suivantes.

### 1. *Buvez ceux qu'ils ont de quoi, mes gas.*

En lisant ce vers on serait, de premier abord, tenté d'y supposer quelque erreur d'impression. Cependant il n'en est

<sup>1</sup> Nous avons réimprimé cette chanson dans notre *Poésie Française 1850—1900* (Copenhague, 1906), p. 69—70.

rien. Le vers est parfait tel qu'il est: *qu'ils* est pour *que ils*, et nous constatons que le pronom relatif sujet *qui* a été remplacé par le mot relatif neutre *que* suivi d'un pronom personnel qui représente et répète le mot auquel se rapporte le relatif. Voici quelques autres exemples de cette particularité propre à la syntaxe de la langue vulgaire:

C'est moi que j'lâche une perle (A. Bruant, *Dans la rue*, p. 12).

C'est pas moi que j'voudrais flancher devant la veuve (*ib.* p. 69).

Et moi qu'j'adore casser une croûte (*ib.* p. 105).

C'est moi que j't'engueule (*ib.* p. 152).

Et moi qu'j'ai l'air d'un vieux corbeau (J. Rictus, *Les soliloques du pauvre*, p. 210).

C'est moi que j'cueill' les bouts d'cigares (Richepin, *La chanson des jeux*, p. 157).

Moi que je vous parle, j'ai encore ma chambre telle que je l'ai héritée de mon père (H. Lavedan, *Les beaux dimanches*, p. 235).

C'est moi que je suis Marseille, le seul Marseille, c'est moi que j'ai combattu, lors de la grande Exposition de 1869, dans l'arène de la rue Le Peletier, contre les plus fameux lutteurs de l'Europe (Huysmans, *Les sœurs Vatard*, p. 74).

C'est moi que je viens vous prendre (A. Daudet, *Numa Roumestan*, p. 252. Phrase d'une paysanne).

Dans Paris y at une barbière qu'elle est si belle que le jour (*Romania*, VII, 59. Chanson populaire).

Laisseriez-vous me parler à une jeune sœur novice qu'elle est entré' le mois passé (*ib.* p. 73).

Si je suis ret'nue, c'est vous que vous en êtes l'auteur (L. Pineau, *Folklore du Poitou*, p. 308).

Vous d'vriez savoir, vous, qu'vous êtes une grand'personne! (Gyp, *Jaquette et Zouzou*, p. 83).

Et ceux qu'ils y jettent l'ancre n'en trouvent jamais le fond (Richepin, *La Mer*, p. 134).



On sait que le mot *que* est devenu une sorte d'atout relatif qui l'emporte sur toutes les autres formes; nous venons de voir qu'employé comme sujet il a besoin, dans certains cas, d'être renforcé à l'aide d'un pronom personnel: la phrase, *c'est moi qui le dis* devient dans la langue populaire (et enfantine) *c'est moi que je le dis*. Ce phénomène paraît remonter assez haut; en voici un exemple du XIII<sup>e</sup> siècle:

Et s'i vont les beles dames cortoises que eles ont II amis ou III avoc leur barons (*Aucassin et Nicolette*, 6, 36).

Ajoutons que le renforcement d'un pronom relatif sujet à l'aide d'un pronom personnel est un phénomène assez général, pour la troisième personne, dans la langue littéraire actuelle:

A Charles-Quint succède Philippe II, qui, lui, fut bien décidément Espagnol (Morel-Fatio, *Etudes sur l'Espagne* I<sup>2</sup>, 264).

Sa voix qui, elle, restait, malgré l'âge, musicale et douce (P. Bourget, *Complications sentimentales*, p. 289).

Je connaissais mal cette capricieuse et cette autoritaire, qui, elle, connaissait très bien son mari (P. Bourget, *La duchesse bleue*, p. 181—82).

Après l'opération — qui, elle, a réussi — le blessé, malgré les stimulants et tous les efforts des médecins, perdit connaissance et expira vers 1 h. 10 (Article de journal).

D'abord on a fait des démarches auprès de M. Rouvier qui, lui, promit d'agir par l'intermédiaire du Syndic des agents de change (Article de journal).

Une petite fille, Simone, qui, elle, n'a pas encore huit ans (P. Bourget, *Pastels*, p. 218).

J'étais fier avec ces enfants du collège, qui, eux, me trouvaient bizarre et poseur (P. Loti, *Le roman d'un enfant*, p. 212).

Citons, comme dernier exemple, un vers de J. Rictus: *Histoir' de racheter ces frangins Qui euss l'ont vendu et r'vendu* (*Soliloques*, p. 99). Dans ce vers la combinaison *qui euss* forme un parallèle curieux au *qu'ils* de notre premier exemple. Un Français pourrait seul nous éclaircir sur le

rapport entre ces deux tournures et nous dire s'il y a entre elles quelque nuance d'emploi ou de signification.

Nous terminons ici nos observations sur le pronom relatif sujet et le pronom personnel; nous étudierons ailleurs le renforcement du pronom relatif régime à l'aide d'un pronom personnel.

## 2. *Ceux qui n'boit plus.*

Nous remarquons ici l'emploi du singulier (*boit*) au lieu du pluriel. Avant d'expliquer cette anomalie apparente nous allons en citer quelques autres exemples:

Mon vieux, ces sacrés farceurs-là s'a tiré les pieds par d'sus le mur (G. Courteline, *Le train de 8 h. 47*, p. 176).

J'tap'rai dans l'tas d'ceux qu'a pas d'blouse (A. Bruant, *Dans la Rue*, p. 195).

Oh! oui, les équipages! Avec les belles dames dedans qui sont peintes et qu'a de jolies ombrelles roses (Lavedan, *Les beaux dimanches*, p. 11).

Ensuite y a les Napoléons, Des muff' qu'a toujours la colique (Mac Nab, *L'expulsion*).

Ça glace le sang Mais gna d'chez soi Qu'pour ceux qu'a d'quoi (Richepin: *Berceuse*).

Les conseillers ménicipaux Qui peut pas s'payer des bell' frusques (Mac Nab, *L'expulsion*).

Y a des gens qui va en sapins (Richepin, *La chanson des gueux*, p. 160).

Passons maintenant à l'explication. Dans la langue parlée, les formes du présent de l'indicatif se sont ordinairement réduites à trois<sup>1</sup>:

A côté de (*nous*) *parlons*, (*vous*) *parlez* on a (*je, tu, il, ils*) [parl]; la différence entre *parle*, *parles*, *parlent* est tout orthographique et ne répond plus à rien de réel. Ce groupe comprend toute la première conjugaison et quelques verbes isolés

<sup>1</sup> Pour les détails voir notre *Grammaire Historique* II, § 128 ss.

appartenant aux autres conjugaisons, tels que *cueillir*, *courir*, etc. Le restant des verbes présente ordinairement quatre formes au présent, une pour le singulier et trois pour le pluriel; quelques verbes présentent exceptionnellement deux formes au singulier et ont ainsi cinq formes en tout.

Les exemples que nous venons de citer paraissent montrer le commencement d'un passage des verbes à quatre (cinq) formes au groupe à trois formes. Le manque de distinction dans la langue parlée entre *il parle* et *ils parlent* contribue à l'établissement de types parallèles tels que *il boit* — *ils boit* (comp. *il croit* — *ils croient*), *il peut* — *ils peut*, *il va* — *ils va*, ce qui amène la mort des formes *ils boivent*, *ils peuvent*, *ils vont*.

On sait que, dans la langue parlée actuelle, il n'y a ordinairement pour les substantifs et les adjectifs aucune différence entre le singulier et le pluriel: (*Le*) *brave soldat* se prononce absolument comme (*les*) *braves soldats*. Nous observons le même fait pour la troisième personne du présent de la plupart des verbes: (*Le*) *brave soldat chante* est égal à (*les*) *braves soldats chantent*. C'est cette simplification qui se continue dans la langue vulgaire actuelle et amène *les braves soldats boit*, au lieu de *boivent*. L'avenir montrera jusqu'où ira cette simplification très curieuse; pour le moment il est impossible de dire si la construction „*ceux qu'a de quoi*“ l'emportera ou non sur „*ceux qu'ils ont de quoi*“ et „*ceux qui euss ont de quoi*“.

---